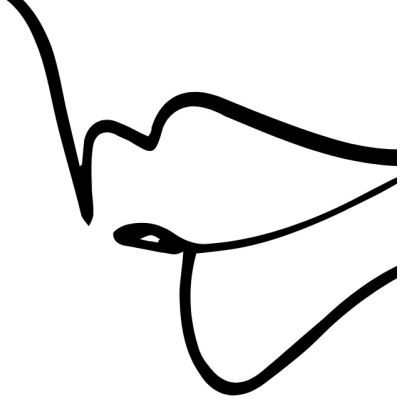
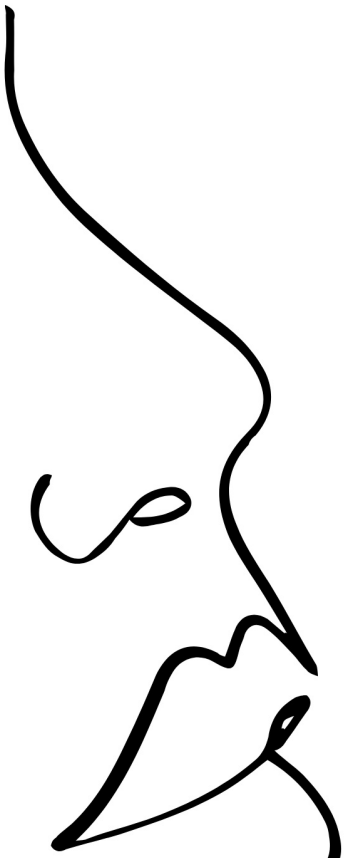


Ma vie à t'attendre

JULIEN AIME



Julien Aime

Ma vie à t'attendre

© Julien Aime, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-6673-0

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes grands-parents.

Prologue

C’est seule, sans famille ni amis, qu’Éléonore d’Argens entra dans la résidence des Acacias pour la première fois. Seule avec son mystère et son passé. Avec pour unique bagage une valise en cuir beige qui semblait avoir fait cent fois le tour de la Terre.

Pendant un moment qui s’éternisa, elle dévisagea Antoine de ses grands yeux bleus, des yeux couleur océan qui avaient tant aimé et pleuré, et qui brillaient d’une mélancolie que l’aide-soignant ne pourrait comprendre que bien plus tard.

Puis, elle lui sourit. D’un sourire tendre et lumineux.

— Je suis Éléonore d'Argens et je viens finir ma vie ici.

Comment Antoine pouvait-il imaginer que cette ancienne comédienne à l’élégante beauté allait bouleverser sa vie et celle de tous les résidents ?

1.

Quitter son vieil appartement de la rue Lepic pour cette maison de retraite n'avait pas été facile. Il faut dire qu'Éléonore l'adorait ce deux-pièces biscornu. C'était un cocon au charme désuet, un musée intime et rassurant qui n'avait presque pas changé depuis les années soixante. Le même papier peint fané, avec ses fleurs ocres, oranges et mauves. Les mêmes meubles en bois centenaires, hérités de ses parents qui eux-mêmes les avaient récupérés d'une grand-mère normande. Les mêmes portraits sur la commode, près de la fenêtre, des photos en noir et blanc pour la plupart. Ses parents, le jour de leur mariage. Que sa mère était belle dans sa longue robe blanche. Son père, lui, avait l'air si coincé avec sa moustache noire et son costume sombre. Ses grands-parents dans leur ferme près de Lisieux. En fermant les yeux, Éléonore pouvait entendre les grosses vaches meugler et son grand-père crier à travers les champs après un veau trop aventureux. Petite, elle voulait faire comme papy, fermière, pour s'occuper des bêtes et des terres familiales. Quand elle pensait à la parfaite citadine qu'elle était devenue, ça la faisait bien rire. Il y avait aussi une photo avec sa grande sœur pour le baptême de leur cousin Raymond. Sophie se tenait toute droite pour paraître plus grande et à leurs lèvres pincées, on devinait qu'elles s'empêchaient d'éclater de rire. Qu'est-ce qu'elles avaient rigolé ce jour-là ! Le photographe avait une voix si aiguë, on aurait dit qu'une enfant cachée dans son gros ventre parlait à sa place : « Un peu de sérieux mesdemoiselles, c'est un grand jour » criait-il de sa voix de petite fille, provoquant à chaque fois une cascade de rires.

Éléonore l'aimait son quartier des Abbesses, avec ses rues vallonnées qui montaient jusqu'au Sacré-Cœur et qui lui faisaient des jambes toujours fermes et solides malgré son grand âge. Elle l'aimait son jardin Frédéric Dard où elle s'asseyait pour lire l'après-midi, quand les rayons du soleil étaient les plus chauds sur sa vieille peau. Elle les aimait ses cafés et brasseries dans lesquels elle s'arrêtait pour boire un thé, une clope au bec (elle jurait à son médecin qu'elle avait arrêté, mais à quatre-vingt-huit ans, elle pouvait bien faire ce qu'elle voulait de la fin de sa vie, non ?).

Elle aurait pu continuer à y habiter quelques années de plus sans problème, c'est sûr. Mais un beau jour, elle s'était réveillée avec l'idée fixe qu'elle devait partir. Il était temps de quitter ces murs, ces voisins qu'elle ne connaissait plus et qui changeaient sans arrêt. Avec l'explosion des prix de l'immobilier, les

investisseurs avaient remplacé les anciens propriétaires par des touristes qu'elle n'avait même pas le temps de rencontrer. Alors son choix avait été vite fait : elle irait finir sa vie dans une maison de retraite, entourée de vieux comme elle. Car Éléonore ne voulait pas partir seule. Elle ne pourrait pas. Depuis la mort de Sophie cinq ans plus tôt, et de Françoise, sa meilleure amie, un an auparavant, Éléonore était seule. Terriblement seule. Avec pour unique compagne, l'absence de ceux qui avaient vraiment compté pour elle.

Éléonore resta un long moment sur le pas de la porte de sa nouvelle chambre, un rectangle froid et sans âme qui sentait le produit nettoyant. Qui l'avait occupée avant elle ? Qui était mort dans ce lit récemment ? Elle regarda les murs blancs :

— Ça manque de couleurs.

— Vous pouvez accrocher ce que vous voulez... Des tableaux, des photos…

— Je n'en ai pas, répondit-elle en désignant sa petite valise de cuir beige.

— Nous pouvons vous en prêter, nous en avons dans la réserve… assura Antoine d'un ton enjoué. Ou nous pouvons en acheter pour vous, si vous nous dites ce que vous voulez.

Elle haussa les épaules.

— Est-il possible de repeindre les murs ?

Antoine la regarda, surpris. C'était la première fois qu'on le lui demandait.

— Je ne sais pas, je vais me renseigner. En quelle couleur voudriez-vous les repeindre ?

— En bleu. Celui de la Méditerranée. Au moins ce mur, j'aimerais voir la mer en me réveillant.

Puis, elle désigna le petit lit :

— Il n'est pas bien grand. Je sais que les parties de jambes en l'air ne sont plus de mon âge, mais vous n'avez pas plus large ?

— C'est un lit standard. Les lits *king size* sont réservés aux couples.

— Et si je tombe amoureuse ici, comment ferai-je ?

Elle le regarda sans ciller, et troublé, il répondit en bafouillant.

— Euh… Oui… Je peux demander à Catherine, la directrice, oui.

— S’il vous plaît, demandez-lui. J’ai besoin d’espace pour occuper mes nuits, dit-elle de manière étrange.

Elle jeta un regard circulaire, puis elle s’enquit :

— Rassurez-moi, il y a bien une bibliothèque ici ?

— Oui, au rez-de-chaussée, après le réfectoire.

— Et il y a un rayon théâtre ?

— Oui, bien sûr.

— Et il est bien rempli ?

Antoine haussa les épaules. Il n’avait jamais rien lu ni jamais rien emprunté à la bibliothèque.

— À vrai dire, je n’en sais rien… Mais si vous souhaitez un ouvrage en particulier et qu’il ne s’y trouve pas, dites-le et nous le commanderons.

— Parfait, parfait… Merci.

Éléonore s’avança vers la fenêtre et l’ouvrit. Elle donnait sur un grand jardin qui devait être agréable pendant les beaux jours. C’était calme, on se croyait presque à la campagne, c’était un bon point.

— La chambre ne vous plaît pas ?

Elle fit la moue.

— Si… Ça va. Il faudra juste que je m’habitue.

— Vous verrez, vous vous y sentirez bien.

Les yeux d’Antoine s’attardèrent sur la vieille valise en cuir. Elle lui paraissait si minuscule, si dérisoire. C’était la première fois qu’il voyait débarquer un pensionnaire avec si peu de souvenirs matériels. Qu’étaient devenus ses vêtements, ses robes, ses chaussures ? Qu’avait-elle fait de ses photos, ses tableaux, ses bibelots ? La vie d’Éléonore d’Argens tenait-elle donc vraiment dans ce frêle bagage ?

— Vous voulez que je vous aide à ranger vos affaires ?

— Non ça ira, répondit-elle brusquement.

— Vous êtes sûre ?

— Oui, merci, je...

Éléonore s’arrêta de parler. Antoine fixait toujours la petite valise beige. Elle était entrouverte, mais il ne distinguait rien d’autre que des plastiques opaques. Une drôle d’expression passa sur son visage ridé. Quelque chose qui ressemblait à de la colère mêlée à de la peur. Éléonore se leva brusquement, et avec une vitesse étonnante pour son âge, elle fit disparaître le bagage dans l’armoire, sans qu’Antoine ait pu articuler un mot.

Quels secrets y cachait-elle ?

2.

« La maison des souvenirs ». Voilà comment les résidents appellent leur maison de retraite. C’est Marcelle, la doyenne de cent quatre ans qui a trouvé le nom. Il y en avait d’autres en lice : « La résidence de l'oubli » ou « La demeure sans têtes », parce que la plupart des pensionnaires souffrent de maladies neuro-dégénératives et plus particulièrement d’Alzheimer. « La maison des souvenirs anciens » serait sans doute plus juste car si ces (presque) centenaires se rappellent les événements de leur jeunesse comme si c’était hier, ils ont déjà bien souvent oublié ce qu’ils ont fait la veille.

La majeure partie des résidents n’ont pas choisi de terminer leur vie ici. Ce sont leurs enfants et les médecins qui ont pris la décision pour eux. C’était trop risqué et contraignant de les maintenir à domicile. Alors quand ils arrivent, ils râlent, ils se plaignent : ils auraient préféré continuer leur existence chez eux, dans leur maison ou leur appartement, là où ils ont tous leurs souvenirs, toutes leurs habitudes. Le déménagement est bien souvent vécu comme un véritable déchirement. Une trahison parfois, avec des pleurs et des cris. Et puis, peu à peu, ils s’y font à cette nouvelle chambre, ces nouveaux voisins, ces nouveaux visages. Ils s’y font à ce nouveau rythme de vie, ces repas et activités aux horaires réguliers. Quand ils n’ont pas oublié pourquoi ils étaient là.

Antoine travaille aux Acacias depuis cinq ans. Il est aide-soignant et il les aime ses p’tits vieux comme il les appelle, même si les conditions sont difficiles. Mais ce n’est pas de la pénibilité due au sous-effectif (il manque toujours un ou deux infirmiers ou aides-soignants) dont il souffre le plus, non. La chose à laquelle il ne parvient pas et ne parviendra jamais à s’habituer, c’est la perte constante de femmes et d’hommes auxquels il s’est attaché malgré lui, malgré leur mémoire défaillante ou leur caractère de cochon parfois. Car l’espérance de vie d’un résident qui entre aux Acacias est de trois ans à peine. Certains meurent au bout de quelques semaines, d’autres tiennent plus longtemps, comme Marcelle qui va bientôt fêter ses dix ans de présence. Alors à chaque arrivée, chaque nouvelle main serrée et nouveau prénom enregistré, Maria, Jeanne, Roland, Mohammed, il sait que la mort est au bout du chemin, dans quelques jours ou quelques mois. Il n’y a pas d’autre issue. C’est un des rares métiers dans lesquels on sait que quoi qu’il arrive, quoi que l’on fasse, il y aura des larmes et